



HAL
open science

**Note de lecture du roman d'Olivier Sebban, Sécessions
(Payot et Rivages, Paris, 2016), dans Europe, 2016,
1051/1052, p. 360-361.**

Fabienne Jourdan

► **To cite this version:**

Fabienne Jourdan. Note de lecture du roman d'Olivier Sebban, Sécessions (Payot et Rivages, Paris, 2016), dans Europe, 2016, 1051/1052, p. 360-361.. Europe. Revue littéraire mensuelle, 2016. hal-02426884

HAL Id: hal-02426884

<https://hal.science/hal-02426884>

Submitted on 10 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

sa seconde femme), ses années de formation dans différentes villes d'Europe, y compris au-delà du Rideau de fer, ses deuils, ses succès et ses échecs faisaient de sa vie une belle matière. La mienne, en comparaison, était sans relief. » Perte d'estime de soi.

Le récit d'Hervé Cam est empreint d'amertume : incapacité pour l'écrivain d'aujourd'hui d'être un intellectuel engagé, sentiment qu'aucune prise n'est pour lui possible dans ce chaos qu'est devenu l'Histoire. D'où le désespoir et le repli sur soi dictés par la marche d'un temps auquel l'écrivain ne peut ni échapper ni souscrire. S'explique ainsi le renoncement à un roman contemporain trop déconnecté de l'Histoire. Le paradigme hégélien du « grand homme », le « conducteur d'âmes », n'est plus possible aujourd'hui. L'écrivain n'a plus le « bonheur d'être l'agent d'un but qui constitue une étape dans la marche progressive de l'Esprit universel » (*La Raison dans l'histoire*, 1830). Restent ces illusions perdues dont une littérature dépourvue d'idéal a pu se faire le complaisant porte-parole.

La parole entravée d'Hervé Cam rejoint celle du poète Morhange revenu, lui aussi, de bien des illusions. Ayant préféré Marx à Rimbaud face à Breton, peu lui chaut l'absence de reconnaissance de ses pairs. Morhange donne la parole aux exclus. Dire la souffrance au quotidien, c'est la nécessaire condition de l'écriture du poème. Cam montre que l'écrivain devient lui aussi un exclu bâillonné par un système qui n'aime ni les hommes de vigie ni les magiciens de paroles. Sombre futur...

Michel LAMART

Olivier SEBBAN : *Sécessions* (Rivages, 20 €).

Savannah, Géorgie, août 1840. Elijah Delmar assassine son frère dans le cabinet de son père. Le fratricide a pour origine l'amour dissymétrique porté par ce père ainsi que l'adultère, produit du ressentiment : le fils putatif du bien-aimé David est en réalité celui d'Elijah. Tout devient alors fuite et poursuite provoquées par la série de *sécessions* ainsi ouverte. Elijah fuit la culpabilité. Amos, poursuivi par le remords paternel, le poursuit, mais pour mieux l'aider à fuir. Il est alors lui-même fui par ses patients pour la complicité, cette fois inversée, qui naît comme naturellement de ce meurtre contre nature. Isaac, le fils adultérin, fuit quant à lui l'éducation libérale de son grand-père pour s'embarquer aux côtés des Confédérés dans une Guerre de Sécession où il espère retrouver son oncle et venger son père. Elaine, vendeuse de biens puis d'elle-même, qui a séduit Elijah, poursuit ce dernier de ses assiduités vénales. Elle croit le retrouver en son fils qui devine alors la vérité, retrouve son père et reprend finalement la route après l'incendie vengeur allumé par cette furie, lui laissant la garde de son fils, comme lui-même avait été confié à son grand-père.

Dans cette course incessante aux allures d'exil et parfois d'exode qui rappelle le mythe du Juif errant, Olivier Sebban approfondit ses thèmes de prédilection. Comme dans *Amapola* et dans *Le Jour de votre nom*, la question de la perte et de la recherche de l'identité a pour cadre une guerre de libération et de persécution : après les affaires de l'Espagne et de la Seconde Guerre aux frontières de celle-ci, c'est la Guerre de Sécession qui sert à refléter les déchirements familiaux et la diaspora qui s'ensuit. Dans la suite du *Jour de votre nom*, cette quête est plus intimement associée à l'appropriation du nom véritable. Álvaro découvrirait celui que lui avait caché son père. Elijah abandonne celui que lui a légitimement laissé le sien au profit d'un nom d'emprunt qui dit l'essentielle filiation (*Mendelssohn*) et qu'il peut finalement donner à son fils illégitime, entre autres parce qu'il le lui a lui-même en partie emprunté (sous la forme du prénom Isaak, Mendelssohn étant le nom de la mère d'Isaac). La fuite se fait fondation. Pareille fondation est étayée par un motif symbolique : la clef. La clef du cabinet médical devenu mortuaire, conservée par le grand-père, emmenée par le petit-fils, finit par devenir le passe d'une nouvelle maison où se sont enfin réunis père et fils qui lui construisent une serrure à ses dimensions. L'héritage du fratricide est accepté,

bien qu'il ne puisse quant à lui être ultimement fondateur : la clef justement *fond* dans l'incendie. Olivier Sebban ne permet pas à Isaac de s'installer en Terre promise. Tout aussi peu avait-il été tenté de le permettre au père qui, dans *Roi mon père*, avait un moment pensé y réunir ses fils illégalement enlevés. Mais la question de l'identité s'élabore plus profondément encore dans l'écriture de la temporalité. *Le Jour de votre nom* jouait sur la rétrospective créant le canevas de l'histoire. Ici, les chemins du père et du fils sont décrits parallèlement, mais à vingt ans d'intervalle, pour les faire se rejoindre dans un présent commun dont le père a un moment tissé le passé, le fils le futur.

Le roman est bâti sur une audacieuse relecture du texte biblique. Le fratricide, fondamentalement, donne ici lieu à une rédemption aux franges christiques *via* le rachat du frère par le frère : Elijah en Caïn joue bon gré mal gré le rôle provisoire du « gardien » d'Abel qui a pris les traits du jeune frère débauché de Gordon, avant de se faire le fraternel ami de Jacques Loisel qui l'a peut-être sauvé cette fois de l'infanticide. Mais ce retournement, voire parfois cette perversion de l'héritage vétotestamentaire, est pleinement achevé dans le portrait de chacun des personnages. Par son éthique et son refus de l'exploitation des Noirs, Amos rappelle certes le prophète réformateur social et promoteur de l'humanité, mais il est lui-même coupable et complice de la haine qui divise ses fils. David, le bien-aimé, se voit refuser toute fondation comme tout développement littéraire pour n'être que la victime fantomatique qui hante l'esprit de son frère. Elijah est une facette inversée du prophète purificateur des liens familiaux, consolateur et rédempteur : comme son vénérable ancêtre, certes, « jamais il ne meurt » (ch. IV, III), mais c'est paradoxalement lui qui est condamné à l'errance du coupable qui a perdu Dieu. Isaac, le patriarche légitime par excellence, devient le fils illégitime qui ne peut réellement fonder, peut-être parce que Sarah, ici, la femme surpuissante d'Amos, l'a en réalité pris à sa propre mère.

Si les hommes rejouent la saga juive et entrevoient la tentation christique, les femmes reconduisent à des relations primaires où s'épousent, dans un mélange de brutalité et d'idéalisme, réminiscences bibliques et littéraires. Ethel, la mère d'Isaac, éliminée par Sarah, semble incarner moins la noblesse de son nom que la faiblesse d'une certaine nature féminine, pourtant porteuse de la vérité, tout comme l'était la prostituée ainsi nommée par Steinbeck (*À l'Est d'Eden*). Elaine, au prénom dont la graphie est justement si peu américaine, pervertit la grande amoureuse arthurienne en incarnation à la fois de la haine d'El (Dieu) et par là d'Eli(jah) et de la femme en soi (elle) dont elle paraît définitivement entacher la figure par le lucre. Son lien à l'aster, plante qui protège des serpents, est alors d'autant plus ironique que c'est elle qui (ré)introduit le mal. Mais l'antidote réside dans la bonté silencieuse de Moly, qui n'est pas sans rappeler la dévouée mère d'Álvaro : elle porte, cette fois à juste titre, le nom de la fleur exorcisante utilisée ici par Ulysse-Elijah contre cette nouvelle Circé et fait contrepied à l'infidèle épouse de l'*Ulysse* de Joyce pour se rapprocher de la généreuse prostituée de Céline qui, elle aussi en Amérique, était la bienfaitrice de Bardamu (*Voyage au bout de la nuit*). Ainsi est scellée l'image de la femme en fidèle Pénélope.

On ne peut que saluer ce quatrième roman d'Olivier Sebban, à lire d'une traite, au rythme imprimé par la fuite des personnages eux-mêmes.

Fabienne JOURDAN

Philippe JOUDIQU : *Paris-Assise-Bénarès. Carnet de voyage 1947-1948* (Éditions franciscaines, 25 €).

« "Impossible partir. Lettre suit". Ce télégramme de M. H. je le reçois la veille de notre départ, confie Philippe Joudiou. Nous avons préparé ce voyage ensemble. Nous en avons beaucoup rêvé. Il étudiait les langues orientales, je dessinais. [...] Nous avons pour toute richesse un traveller-chèque de quinze livres (pour ne pas être arrêtés pour délit de vagabondage), un billet de